

# 24 heures avec les démineurs de la Sécurité civile

*Les démineurs sont nos anges gardiens. Ce corps civil, dirigé depuis Levallois, est constitué d'hommes au courage exceptionnel qui, de par la France et le monde, traquent les explosifs laissés, au gré des combats, par les belligérants ou les terroristes de tous poils. Christian Charrière a suivi ces chevaliers sans peur et sans reproche.*



D. RAUX

Question : quel est le corps de fonctionnaires civils de l'Etat qui, depuis 1985, a perdu par mort violente 10 % de ses effectifs et qui, pour une prime de risque de moins de 100 F par mois, est exposé chaque jour à la double menace d'un passé toujours présent et d'un présent sans cesse plus perfide ? Honoré au sommet du Ballon d'Alsace par un monument érigé pour éterniser le souvenir des 609 agents tombés depuis 1945 dans l'exercice de leur dangereuse mission, le corps des démineurs a son centre dans les Hauts-de-Seine, à Levallois, dans les locaux d'une Sécurité civile dont il exprime, symbolise et résume à lui seul l'esprit et la destination : protéger le peuple, le prémunir contre les désastres éventuels, établir une véritable organisation de la rescousse pour cadrer un territoire aux régions variées et aux risques inégaux.

Dirigé par un ancien officier d'infanterie – le colonel Yannick Caillarec – le déminage a épousé avec intelligence la géographie du péril, essayant ses centres et distribuant ses 116 fonctionnaires au gré d'une menace dont

ils sont les savants désamorceurs. Les centres les plus actifs, nommés les "centres forts", sont postés dans des régions disputées jadis par les belligérants, inventifs guerriers qui ont truffé le sol de cadeaux empoisonnés dont la population évalue mal le danger et que de soudaines tragédies – frappant surtout l'enfance – révèlent au public, tels ces gamins de Thann il y a deux ans tués par l'obus de mortier qu'ils ouvraient à la perceuse. Mais les démineurs n'ont pas seulement à gérer le legs noir des guerres anciennes. Ils ont aussi la

charge des périls de la modernité, ceux que le terrorisme fait peser dans les régions où il s'est implanté à la faveur des courants indépendantistes, raison pour laquelle le pays Basque, la Corse comme la Guadeloupe ont leurs antennes ou leurs centres de déminage.

Ces praticiens du débombage et du désobusage, ces courageux destructeurs d'engins de destruction ont ainsi deux casquettes et comme une double préoccupation

que deux sigles expriment qui désignent l'objet à traiter : l'E.O.D. (Explosive Ordnance Disposal) pour le matériel militaire "officiel", et l'E.E.I (Engin Explosif Improvisé) pour les pièges artisanaux.

Mais si, à l'exception des antennes situées dans les départements sensibles, l'essentiel de l'activité du démineur reste le ramassage

et la liquidation des engins du passé – obus et bombes désormais parfaitement connus et inventoriés – une certaine appréhension les habite quand ils pensent à l'histoire contemporaine et à la conjonction pour eux explosive du laxisme est-européen et de



**Mission : protéger le peuple  
et le prémunir contre les  
désastres éventuels.**

l'intégrisme religieux. D'un côté les pains de 1 kg 1/2 de semtex sont mis à l'encan à Prague pour moins de 10 F l'unité ; de l'autre un terrorisme théocratique qui n'a pas à chercher loin pour trouver sa matière première humaine et déposer au cœur de nos cités – on l'a vu en 1986 à Paris – les engins d'une haine attisée davantage par la névrose que par des soucis d'ordre spirituel. Dans cette perspective, l'ouverture des frontières intra-européennes prévue par les accords de Schengen – ouverture on le sait différée – leur donne des frissons.

Mais les démineurs ne sont pas des hommes à se laisser impressionner par des scénarios de cauchemar. Au rebours des mèches qu'ils utilisent pour faire sauter – ils disent : pétarder – les vieux obus, ils ne sont guère inflammables et regardent le monde avec l'équanimité habituelle qui les caractérise : ils savent que si les terroristes ont parfois une longueur d'avance, ils ne tardent pas à les rattraper.

Si les engins de guerre sortis des usines d'armement sont aujourd'hui d'une complexité redoutable que l'électronique miniaturisée a encore accrue, le piège terroriste n'a guère évolué dans son principe et sa technicité, sinon dans le raffinement employé pour le dissimuler et le déclencher : ne nous a-t-on pas cité cette méthode libanaise qui consiste à piéger une voiture en cachant un engin dans le parasoleil ?

La bombe artisanale – l'E.E.I. – sera toujours organisée autour de trois pôles : l'explosif, petit paquet de substance plastique comportant un détonateur, la source d'énergie destinée à lancer l'éclair d'allumage, et enfin le piège lui-même qui est le dispositif de déclenchement, un altimètre par exemple dans le cas de l'attentat contre le DC 10 de Lockerbie. "Plus une bombe est complexe, m'a dit un démineur, plus elle présente des difficultés d'acheminement et de mise en place, motif pour lequel les terroristes choisissent toujours les techniques les plus simples, les plus rapides."

Parmi les méthodes traditionnelles les plus éprouvées pour faire d'un véhicule un engin de mort figure en bonne place le piégeage



par grenade à main. Dans une antenne de l'Est de la France Eric Schnell, un démineur de 27 ans devenu, à cause d'une quinzaine de missions en Corse et d'une aptitude particulière à débusquer le piège, l'un des spécialistes de l'E.E.I., s'est acharné devant moi sur une vieille Opel des années 70, épave qu'un garagiste lui fournit pour s'entraîner et sur laquelle, dans un terrain vague sentant la rhubarbe, l'ortie humide et bientôt la poudre, il a procédé aux arrangements meurtriers.

### L'allié de l'homme prudent est son regard.

Le premier, le plus simple, consiste à coincer le levier – la cuillère – d'une grenade dégoupillée entre la portière et le fauteuil ; le second, d'une facilité diaphane, à enterrer le même engin sous le pneu, de telle sorte que le moindre mouvement de la roue le fasse exploser. Du troisième et du quatrième – dans le moteur et dans le coffre – je ne dirai rien tant ils sont perfides et indétectables, montés avec des fils de fer qui en assurent le déclenchement.

Lecteur, si tu te sens menacé, écoute ces conseils que te donne Eric Schnell qui, en dépit de son jeune âge, a procédé à des centaines d'interventions sur véhicules suspects : avant toutes choses examine les serrures de tes portières pour voir si elles n'ont pas été forcées. Ensuite, t'agenouillant tel un dévot d'Allah, assure-toi que la terre n'a pas été remuée à côté des pneus et que rien d'inhabituel ne figure sous la voiture, comme un sac poubelle ou un vieux ballon. Relève-toi ensuite et tâche de voir en te penchant si l'espace est bien vide à côté du rebord du fauteuil : si tu aperçois là un chiffon inconnu, un mouchoir étalé pour recou-

vrir quelque chose ou bien un journal déployé qui n'a rien à y faire, alors renonce à entrer dans ta voiture et hâte-toi de prévenir la police. S'il n'y a rien de tout cela et si tu pénètres dans ton véhicule alors méfie-toi encore : ne bouge pas le volant et regarde s'il n'y a pas, sous le tableau de bord, des fils incongrus qui pendent. La boîte à gants est aussi un piège classique, comme le coffre qu'il faut se garder d'ouvrir de façon intempestive : l'allié de l'homme prudent est son regard avec lequel il remarque les traces de doigts, de pas et de manipulation, signaux d'une intrusion non désirée.

**Camp militaire de Suippes : les démineurs de la Sécurité civile, après avoir déchargé leur monceau d'obus en tous genres les disposent dans un trou puis procèdent à la mise à feu. La photo de l'explosion est prise à plus d'un kilomètre...**



D. BAUX

- En les faisant sauter sur place pour les engins dangereux et intransportables.
- Dans des fourneaux de destruction – en réalité de simples fosses creusées dans des terrains militaires prêtés à la Sécurité civile par l'armée.
- En les faisant exploser au fond de la mer, en baie de Somme, au large du Crotoy.
- A cause d'une convention internationale signée par la France en janvier 93 les obus toxiques – l'ypérite de la guerre de 14 – ne peuvent plus être détruits ainsi au fond des mers. Ils sont désormais stockés dans l'attente d'une décision gouvernementale qui les orientera vers une coûteuse destruction industrielle.

Mais voici le suprême conseil que m'ont donné tous les démineurs : veille sur ton véhicule, lecteur inquiet, soit que tu le places dans un lieu tellement fréquenté et en vue qu'aucune action occulte sur lui n'est possible, soit que tu le remises dans un garage sûr, à portée de ton œil pour ainsi dire. Ce savoir technique sur le piégeage des véhicules, les démineurs en ont besoin pour une partie de leur tâche, celle qui les conduit à veiller sur la sécurité des déplacements officiels et à repérer, avant le passage des cortèges d'Etat, les éventuelles voitures suspectes.

Lorsqu'ils en ont localisé une s'engage alors un processus qui peut durer plus de quatre heures et aboutir à la pure et simple destruction du véhicule. Mais auparavant, une fois défini un périmètre de sécurité qui met la population à l'abri, il s'agit d'explorer à distance la voiture dangereuse, investigation conduite par une petite merveille de la robotique : le RMI ou Robot Mobile d'Intervention qui, doté de quatre roues motrices, d'un bras articulé, d'une caméra et d'un fusil à plomb pour détruire les serrures, permet une reconnaissance téléguidée efficace. Mais le dispositif technique, qui fait de

cet automate un démineur très performant, c'est son canon à eau qui, grâce à une cartouche de poudre, projette sur la carrosserie un jet à haute tension qui la perce en pulvérisant à l'intérieur de l'eau sur la chaîne explosive, désarmant ainsi l'engin de mort. Pour s'en assurer, le démineur s'approche enfin, revêtu d'un scaphandre en kevlar qu'on croirait d'un extra-terrestre, tenue lourde fabriquée au Canada qui lui permet à 3 mètres de supporter l'explosion d'une charge d'un kilo. Qu'on ne s'y trompe pas cependant : si spectaculaire qu'il soit, le traitement des engins artisanaux – souvent bricolés avec des bâtons de dynamite – n'occupe qu'une mince partie de l'existence du démineur.

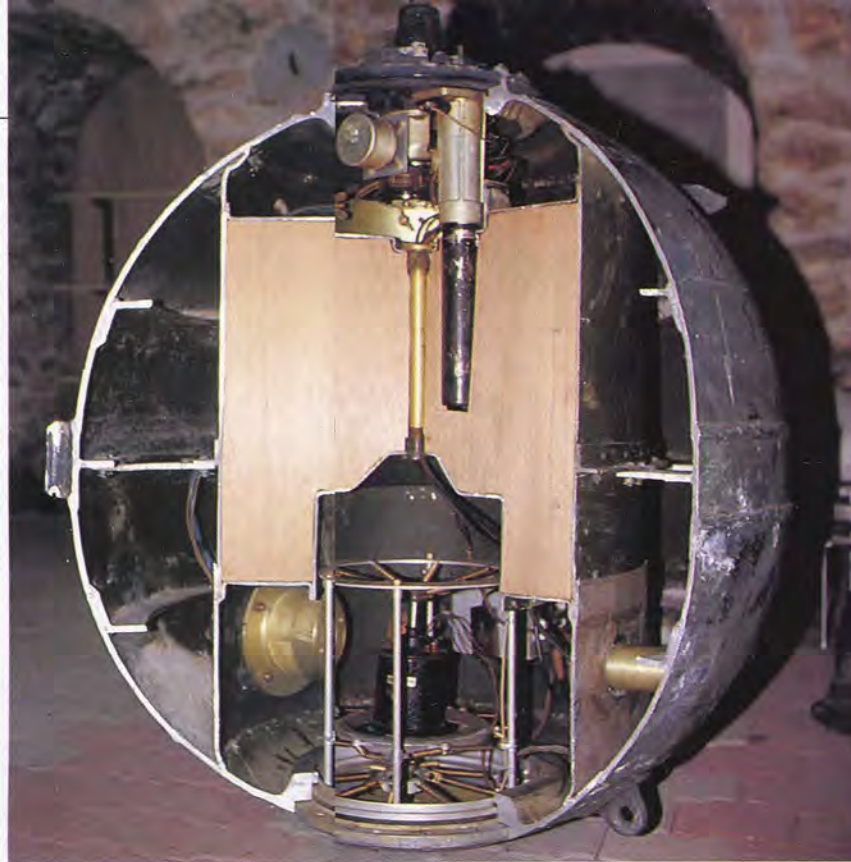
Le plus clair de son temps il le passe à courir les routes dans sa camionnette aménagée, marquée du logo de la Sécurité civile, en compagnie d'un adjoint que d'effroyables risques assumés ensemble ne tardent pas à transformer en frère d'armes, en ami intime. Tous les jours les appels affluent au bureau local de déminage, sis le plus souvent dans les préfectures, demandes qui émanent soit des maires de villages où de vieilles munitions ont été découvertes, soit de particuliers qui s'inquiètent soudain de l'obus de 155 entreposé dans leur grenier, à cause des enfants qui pourraient le manipuler.

Les démineurs s'irritent de l'imprudence humaine – pour ne pas employer de mot plus fort – qui consiste à conserver à l'intérieur des maisons des engins terrifiants qu'un incendie pourrait réactiver. Ils s'indignent aussi, avec des expressions mesurées, parce qu'ils appartiennent à l'espèce des hommes modérés et paisibles, d'une inconscience criminelle qui, régulièrement, le premier de l'an ou le 14 juillet, allonge plusieurs corps mutilés à l'hôpital ou au cimetière. Ces jours-là vient à l'esprit de certaines personnes l'idée bizarre de désosser l'obus trouvé dans leur jardin, d'en recueillir la poudre pour animer avec des pétards leurs fêtes languissantes. Portant l'objet sur l'établi, l'attaquant comme un coffre-fort, ils tentent d'arracher cette partie essentielle de



l'engin qu'est la fusée, pointe de l'obus qu'ils prennent pour le bouchon de cette périlleuse bouteille. Or la fusée, en bronze ou en cuivre – parfois en laiton chez les Britanniques – contient le mécanisme qui induit la mise à feu, système sur lequel, à cause de l'excellence de ces matériaux, le temps n'a point de prise.

Les démineurs l'ont noté : il existe des hommes qui éprouvent une fascination pour les engins de mort, si impérieusement attirés par eux qu'ils en font la collection et les caressent comme les seins d'une femme. Ils ne savent pas combien sont dangereuses de telles manipulations : plusieurs démineurs sont morts à cause d'un obus qui, par temps



Voici les "trophées" des démineurs présentés au musée du déminage de Marly-le-Roi – Yvelines (ci-dessous). Ci-dessus, une impressionnante mine de marine. Avec aussi de haut en bas, sur la gauche : obus de la guerre de 1870, français (le plus gros) et allemand ; obus de gaz ypérite de la guerre de 1914-18, français et allemand (le bleu) ; grenades allemandes (à manche) et française.



PHOTOS : D. RAUX

de pluie, leur a échappé des mains et est tombé au sol, le percuteur en avant. Le danger le plus perfide ne vient pas des gros obus, mais des tout petits, pour une raison bien compréhensible : les gros engins ont une enveloppe épaisse en fonte aciérée. Pendant des siècles ils peuvent rester chimiquement stables, dépourvus de

ces fuites qui sont l'angoisse du démineur. Ce n'est pas le cas des petits projectiles de la dernière guerre et du plus dangereux d'entre eux aujourd'hui, objets mortels que les Suisses d'Oerlikon vendaient à la FLAK allemande : des obus anti-aériens de 20 mm dont la mince enveloppe s'est oxydée et dégradée et qui peuvent exploser par simple culbute de la mélinite qu'ils contiennent. C'est à cause de ce type d'armement que le corps du déminage a été récemment le

plus éprouvé : il y a trois ans à Epervans en Saône-et-Loire, quatre démineurs – deux du centre de Châlons et les deux autres de Lyon – ont tenté de nettoyer une position de FLAK truffée de plusieurs tonnes de ces munitions. Ils sont morts tous les quatre, obscurs sacrifices dont la presse n'a guère parlé mais qui hante aujourd'hui la mémoire de nos risque-tout : que s'est-il passé, se demandent-ils, à Epervans ?

## A Levallois-Perret La maison-mère du secours en France

Installé à Levallois dans une ancienne fabrique de masques à gaz devenue usine Simca puis caserne de pompiers le cerveau de la Sécurité civile – annexe du ministère de l'intérieur dirigé par Charles Pasqua – est comme un médecin qui ausculte en permanence le corps physique de la nation. Dans une vaste salle bourrée d'instruments électroniques et où le moindre tressaillement de France – petit tremblement de terre, incendie de forêt, effondrement d'une galerie de mine ou carambolage sur la route – s'inscrit aussitôt, le CODISC – centre de coordination opérationnelle de la Sécurité civile – veille sur nous. Il est l'antique veilleur



au rempart des cités grecques chargé de scruter l'horizon des risques et, dans le cas d'un péril grave, de venir à la rescousse. Aussi contient-il un trésor de transmissions, relié qu'il est notamment au réseau Diadème, le système de communication entre le ministère de l'intérieur et les préfectures, et à la totalité des centres de la Sécurité civile épars sur le territoire. Il abrite même toute l'installation nécessaire à la réplique aux grandes catastrophes avec ses locaux pour état-major de crise et son studio spécial qui permet – 24 h sur 24 – de prendre la parole sur les ondes de Radio-France. Il est la maison-mère du secours collectif, le principe actif et décisionnel d'une architecture de l'urgence avec laquelle – par l'intermédiaire des plans ORSEC et des plans rouges – la population menacée est protégée. Il regarde aussi au-delà des frontières et peut conduire des opérations de secours sur d'autres continents, acheminant tous les moyens nécessaires à une participation française, comme ce fut le cas lors du tremblement de terre de Mexico en 1985, de celui de l'Arménie en 1988, de la Turquie l'an dernier. Puisqu'il est question aujourd'hui, à cause de la vétusté des locaux de Levallois, de trouver à la Sécurité civile un autre point d'ancrage, souhaitons que cette organisation remarquable demeure néanmoins dans le département qui s'enorgueillit d'être le plus sûr de France.

Direction de la Sécurité civile, 18, rue Ernest-Cognacq, Levallois-Perret.



D. RAUX

**Une ferme en Ile-de-France. Le propriétaire a fait appel aux démineurs...**

Ce métier extraordinaire, qu'ils ne lâcheraient pas pour un empire, exige en présence des explosifs, une attention de tous les instants, une intelligence raffinée et des gestes d'artiste dont le public n'a pas idée. Ils ont deux ennemis, la routine et la fatigue, sans compter un troisième très mystérieux : l'énergie électro-statique qui a tué le 21 juin 1989 à Colmar le jeune Richard Hannauer, un démineur qui manipulait une boîte de 300 vieux détonateurs en la serrant sur sa poitrine. Il semble

que dans certaines conditions le corps produise un courant en mesure de propager une étincelle, exemple du péril quotidien dans lequel vivent ces hommes étranges et qu'ils exorcisent par une extrême vigilance. Par une belle journée d'été, où le soleil était comme une bombe d'or dans le ciel pur, j'ai suivi dans leur tournée de ramassage les démineurs de Colmar, glanant de village en village, au pied de l'Hartmannswillerkopf le vieil Armand, les symboles cruels de la folie humaine : ici c'était un crapouillot français, gros obus ventru et à ailettes pour le combat rapproché ; là un projectile de 155 qu'un paysan avait déniché dans son champ de patates ; là encore, chez des pieds-noirs se construisant une piscine, un gros suppositoire rouillé, du 77 allemand piqué au fond

de la glaise ; et là enfin, dans une forêt du Sundgau où, au cours de l'hiver 44-45, les nazis avaient lancé leurs derniers pétards avant de repasser le Rhin, une cinquantaine d'obus de mortier abandonnés dans un trou par une escouade en déroute,

héritage venimeux débusqué par la "poêle à frire" des démineurs, sorte d'oreille Geiger à manche, pour repérer dans le sol les objets en métal.

A chaque fois, devant l'obus qui se montre à eux, j'ai vu se figer en un instant les physiono-



D. RAUX

**... qui descendent dans le puits où il y avait...**

mies de ces héros secrets, croyant même entendre tourner les rouages d'un esprit qui, en une fraction de seconde, doit tout connaître, tout évaluer, de l'âge et de la nature de l'engin à la dangerosité qu'il représente. Quant à la manipulation de ces bombonnes de mort, une métamorphose s'impose : il faut tenir les obus comme les vignerons rangent dans leurs caves les bonnes bouteilles, toujours à l'horizontale comme on porte un nourrisson qui vient de naître.

Ont-ils parfois peur ? Ils ont des appréhensions, m'ont-ils avoué, petits pincements tempérés par une idée qui les rassure : s'ils suivent toutes les règles que leur ont enseigné les anciens, il ne leur arrivera rien. Certains, comme Eric Schnell, ajoutent à cette pensée un piment ontologique : ils ont foi dans leur bonne étoile, ils se sentent mystérieusement protégés. "Quand le bâtiment du Conseil général de Haute-Corse a sauté, j'étais sur le point d'y entrer pour désamorcer les bombes. Je devais intervenir à 13 h 05. A 13 h 04 l'édifice a éclaté. Une toute petite minute a sauvé ma vie." De même, en poste il y a trois ans à Lyon, il aurait dû être à Epervans s'il n'avait été remplacé au dernier moment en raison d'un congé à prendre.

Est-ce à cause de cette proximité du risque, de ce commerce qu'ils entretiennent avec la fatalité, que les démineurs sont des gens paisibles et heureux, si satisfaits de leur métier qu'ils s'y rendent chaque matin avec plaisir ? A approcher ces fonctionnaires aventureux, à faire avec eux la bombe, à frissonner en leur compagnie sur leur tas de ferrailles explosives, à transporter dans leurs camionnettes des dizaines d'obus dont le plus petit nous aurait réduit en confettis, je me suis surpris à considérer l'idée suivante : c'est la sécurité qui attriste l'homme tandis que le péril le rend joyeux, le libère, le fiance aux forces du cosmos. Pour avoir une chance de nous accomplir, rejetons toutes les balustrades et dansons au bord du gouffre !

**Christian Charrière**

**... des choses suspectes. La prudence est mère de toutes les vertus.**



D. RAUX